

Yves De Wolf - Clément

***Black-out  
sur New York***



**nouvelle**

déposée à la *Maison des Auteurs* le 3/12/04  
sous le numéro 00432

Editions Improbables

New York. L'été indien va bientôt prendre ses quartiers d'hiver. Aux abords de Central Park, un immeuble de quinze étages, toutes fenêtres allumées, abrite des bureaux.

- Vous n'êtes pas intéressée ? Puis-je vous demander pourquoi...

David pose son casque. Il agrippe son gobelet de café et le broie dans sa main. S'il pouvait, il hurlerait sa frustration. C'est le dix-neuvième correspondant qui lui raccroche au nez. Il se tourne vers sa collègue, une blonde aguichante, un peu insolente :

- T'en as fait combien aujourd'hui, Fanny ?

- 43.

- Tu blagues ?

- Vous les Français, vous pensez toujours que les femmes ne sont pas capables de faire mieux que vous !

- J'te rappelle, je suis à moitié américain. 43 sur combien ?

- Je sais mais surtout à moitié français...

- 43 sur combien ? Tu veux pas me le dire ?

Elle lâche la main qu'elle tenait sur le poste de téléphone et se retourne vers David :

- Pas 43. 20. Je n'ai fait que 20 clients sur 79 appels aujourd'hui.

David grimace.

- Pas mieux, dit-il.

- J'espère que vous aurez atteint vos objectifs ce soir, dit Maggie, debout dans le dos de David.

David s'y remet sans conviction.

- Allo ? Bonjour Madame, je vous appelle de la part de la société Phone Plus. Vous connaissez ? ... Puis-je vous proposer une offre de services ? Nous avons une promotion ce mois-ci. ... Pour votre société. Oui. Je

note ... Quel est votre budget mensuel de communications ? ... 5000 USD ? Vous pourrez bénéficier de sérieuses réductions avec nos ser...

Black-out sur New York.

- Noooooon ! Bordel de merde... !

David regarde autour de lui et ne voit plus bien ses deux collègues dans la pénombre. L'un après l'autre, ils se lèvent et se retrouvent à la fenêtre : toute la ville est éteinte. Seuls luisent les phares des voitures douze étages plus bas. Dans le lointain, l'Hudson n'est déjà plus qu'une tache noir pétrole.

- Ils ne vont pas tarder à réparer, dit Maggie péremptoire.

David et Fanny se regardent : « Faut toujours qu'elle ajoute son grain de sel, cette emmerdeuse » disent leurs yeux. Ils ont dû mal à subir cette chef de quelques années leur aînée et toujours sur leur dos.

- Quelle heure est-il ? demande Fanny.

- Cinq heures et quart.

David entame les cent pas, en observant Maggie du coin de l'œil. Cette grande sauterelle ne quitte décidément jamais sa réserve professionnelle : droite comme un « i », les jambes croisées sous sa chaise, elle nettoie, à l'aide d'une lingette humide, son écran et son tapis de souris illustré de chatons. Quand elle a terminé, elle rectifie des deux mains la pile de papiers devant elle et la replace un peu plus à gauche. La panne ne lui a pas une seconde fait perdre sa détermination. Pendant ce temps, assise sur un coin de meuble, les jambes ballantes, Fanny appelle ses amies de son portable. Elle parle fort. Ses phrases sont ponctuées de « Oh my god ! » et d'éclats de rires.

David s'arrête devant « sa » fenêtre. Les klaxons sont plus forts que jamais. Les feux rouges ne fonctionnent plus. Le carrefour est bloqué. Vues du haut, les voitures semblent imbriquées les unes dans les autres.

Bong Bong Bong !

- A L'AIDE !

David et Maggie se regardent.

- L'ascenseur ! dit-elle.

Ils se précipitent vers le couloir. La porte automatique est bloquée. Maggie a un soubresaut nerveux.

- Ils ne vont pas tarder à réparer, reprend-elle.

- On l'imagine bien, mais ça fait au moins dix minutes que ça dure. Vous voudriez être bloquée dans l'ascenseur pendant tout ce temps ?

- Que veux-tu qu'on y fasse ?

David pose une chaise à gauche de la porte et monte dessus. Il parcourt de la main le cadre de porte et s'arrête sur un bouton qu'il actionne. Après un long « pchhhht », les portes se relâchent et celle de gauche cogne brutalement la chaise qui vacille. David reste accroché. Il n'est qu'à deux pieds du sol. Il saute doucement et se dépoussière les paumes en les frottant l'une contre l'autre. Le « bong bong » de l'ascenseur a repris. David traverse à tâtons le couloir noir et arrive devant l'ascenseur. Le faible rai de lumière de la veilleuse intérieure traverse la jointure des portes, du sol vers le haut. David s'empresse de cogner.

- Il y a une panne de courant généralisée sur New York !

- On s'en est doutés ! tonne une voix de baryton, de l'intérieur.

- Vous avez sonné ?

- Vous pensez bien que oui ! Le téléphone de l'ascenseur ne marche plus. Et le service d'urgence ne répond pas au portable.

- Je vais voir ce que je peux faire.

Maggie, arrivée entre-temps à la lueur de son briquet, tapote de ses ongles sur la paroi métallique :

- Ils ne vont pas tarder à réparer !

En regagnant leur bureau commun, David et Maggie sont bousculés par des collègues du service voisin qui courent, affolés, vers les escaliers.

- Gerald, que se passe-t-il, questionne Maggie ?

- Si le feu prend, y aura pas de service incendie pour nous sauver. Il faut tous fuir, Maggie.

Il ne prend pas le temps de la convaincre et suit les autres comptables.

- Sauve qui peut, crie une femme qui court avec une seule chaussure.

Dans le fracas d'un troupeau de gnous lancés au galop, l'étage se vide en quelques minutes.

Maggie qui s'était accrochée au bras de David pendant la bousculade, serre les doigts.

- Tu crois aussi que le feu... ?

- Avec la panne de courant, les risques sont très limités. C'est les courts-circuits qui normalement foutent le feu. D'autant que l'immeuble est non fumeur, dit-il avec malice.

- Je ne tiens pas, je dois en griller une.

- Vous seriez prête à descendre puis remonter douze étages pour une malheureuse clope ?

- Non. Mais je suis prête à assumer l'amende de 50 dollars ! dit-elle en allumant fébrilement sa cigarette.

- Bon, je vais essayer de joindre les urgences pour les malheureux de l'ascenseur. Il n'y a pas de concierge dans l'immeuble ?

- C'est une société qui s'en occupe. Le numéro se trouve... dans l'ascenseur.

- OK. Je tente plutôt le coup avec les pompiers.

David compose le 100 et s'assied, les pieds sur le bureau.

- Madame Maggie ! Vous fumez ?

- Ben oui.

- Dans les bureaux ! On ne peut même pas ouvrir les fenêtres pour aérer.

- Bon, ça va, Fanny !

- Si je fume avec vous, vous ne me dénoncerez pas ?

- Nous nous trouvons dans des circonstances exceptionnelles.

- Vous dites ça quand ça vous arrange. La semaine passée, vous ne m'avez pas ratée, à la pause de midi...

Maggie lui tend son paquet. David :

- 59 ... 60 ! ... 61 ...

- Ne raccroche pas sinon tu perds ton tour, dit Maggie.

- Ma sœur et une copine ont écouté la radio : elles ont dit que toute la ville est bloquée ; qu'il y a des milliers de gens coincés dans les ascenseurs, dans les parkings, dans les banques, qu'il y a des métros arrêtés dans les tunnels, des trains stoppés sur les ponts. Ils n'osent pas libérer les passagers pour pas qu'ils se fassent écraser quand le courant reviendra. Le maire a demandé à chacun de rester calme et de ne pas quitter son poste. A cause des risques de pillage.

Maggie se retourne et ouvre discrètement une boîte de calmants. Elle en prend un demi et, après une seconde de réflexion, un autre demi.

- 100 ! ... 101 ...

- Ils ne vont pas tarder à réparer, répète Maggie.

- Ça, je ne le crois pas ! C'est la ville et toutes les banlieues qui sont en panne, on m'a dit ! Fanny s'amuse à angosser sa chef.

David raccroche, découragé.

Il enfile son blouson.

- Où vas-tu ?

- Chercher une solution pour les gens de l'ascenseur. Ils sont enfermés depuis... 27 minutes ! précise-t-il en consultant son portable.

Le bureau se trouve maintenant dans l'obscurité. David situe ses collègues aux bouts incandescents de leurs cigarettes. Il reconnaît Maggie à l'intensité du feu. Il se dirige vers l'ascenseur à la lueur de son GSM.

La lumière dans la fente est beaucoup plus faible que tantôt.

- Combien êtes-vous ?

- Quatre, répond le baryton.

- Tout le monde va bien ?

- Oui, façon de parler.

Ils doivent étouffer dans ce petit espace, pense David qui se garde de leur dire. Ils s'en doutent déjà.

- Les secours sont super encombrés. J'ai pas pu les joindre.

- Calmez-vous monsieur, dit une femme à voix basse. On s'en sortira. On est en Amérique, non ?

- Ne vous effrayez pas, dit David. Je tente quelque chose qui va faire un peu de bruit.

David enfonce un parapluie dans la fente et écarte les montants de quelques pouces un court instant. Le parapluie se fracasse mais David est convaincu d'être sur la

bonne voie. Toujours à la lueur de son portable, il explore la salle d'attente et dégote une chaise en bois qu'il disloque sur le sol. Armé d'un pied et du dossier de la chaise, il recommence l'opération et parvient à coincer la porte sur la largeur du dossier en bois.

- Merci !

- Dieu vous bénisse !

L'ascenseur est coincé en contrebas de l'étage. Le haut de la cabine dépasse le plancher d'à peine trois pieds.

La porte de l'escalier de secours s'ouvre et un gardien d'immeuble en uniforme surgit.

- Ah, les voilà !

Tandis que David tend la main à une jeune femme aux yeux exorbités, le gardien s'écrie :

- Arrêtez ! Jamais sortir une personne d'un ascenseur dans cette position. Si l'ascenseur redémarre, elle sera coupée en deux.

- Vous avez de quoi ramener la cabine à niveau ? demande le baryton.

- Non. Mes collègues sont bloqués dans un autre quartier et...

- Pas grave, dit David. Venez vite, mademoiselle, avant que le courant ne soit rétabli.

Pendant que la jeune femme est hissée, elle se déchire un pan de jupe sur un éclat du dossier de chaise. Sous l'accroc, on aperçoit un slip blanc bordé de dentelle.

- Au moins, vous n'êtes pas blessée, commente David.

- Un tout nouveau tailleur. Je venais pour une embauche.

- Au douzième ?

- Au télémarketing, chez Phone Plus.

- Vous y êtes. David Steinberg. Bienvenue !

- Merci, dit-elle en se cachant la fesse de la main gauche.

- Quand vous aurez fini les présentations... dit le baryton.

Un passager tend sa valisette à la demoiselle. David, maintenant aidé du gardien, extrait de l'ascenseur les trois hommes. Le premier est choqué. Ils l'allongent sur le sol, la tête sur sa mallette.

- Bien, dit David en s'adressant au groupe. La situation est simple : toute la ville est en panne. Ici, les vitres sont scellées. Si vous voulez respirer, c'est douze étages par l'escalier ! Venez Mademoiselle. Je vais vous présenter à notre chef de service, Maggie Panzarson.

En parcourant le couloir, David est attentif au bruissement des bas de la jeune femme à chacun de ses pas. J'espère qu'elle sera aussi cool qu'elle est mignonne, se dit-il.

Maggie et Fanny sont assises sur deux bureaux parallèles. Entre elles, un paquet de papiers brûle dans une corbeille. Elles ont réinventé le poêle de bureau.

- Pas peur de tout faire cramer ? demande David.

- Non, répond Fanny amusée. Elle lui montre l'extincteur sur lequel elle a posé les pieds.

- Maggie, notre chef de service, et Fanny, ma collègue. Elles répondent d'un signe de la tête.

- Bien joué le coup de la panne ! raille Fanny.

- Avec tout ça, j'ai raté mon rendez-vous, dit Maggie. Une pistonnée de monsieur Marx, qui se présente pour remplacer Elias.

- Comment elle s'appelle ta copine ? demande Fanny.

David se retourne vers l'intéressée :

- Stephanie Ridley.

- Joli prénom, rigole Fanny.  
Maggie déglutit bruyamment :  
- Vous venez pour l'interview ?  
- Précisément.  
Maggie se lève et, d'un geste machinal, vérifie sa coiffure :  
- Désolée de vous rencontrer dans d'aussi pénibles contingences. Ils ne vont pas tarder à réparer, je suppose.  
- Ça fait une heure et demie que vous le dites, ironise David. Tiens Fanny, tu resteras « funny Fanny » si mademoiselle Ridley est engagée...  
- Appelez-moi Stephanie.  
- Maggie, on peut rentrer ? Il reste peu de temps aujourd'hui.  
- Je préfère que non.  
- Hey, Maggie, on est en circonstances exceptionnelles, vous l'avez dit tout à l'heure, reprend Fanny.  
Maggie la foudroie du regard. David intervient :  
- Vous fatiguez pas. De toute façon, tous les trains et métros sont bloqués. Nous sommes ici peut-être pour toute la nuit. Et toi, Stephanie ?  
- J'avais rendez-vous à Broadway ce soir.  
- Avec des amis ? demande Fanny.  
- Mon oncle.  
- Qu'est-ce que tu peux être curieuse, commente David.  
- Ben quoi, l'info était incomplète !  
- Je doute qu'un seul néon brille à Broadway ce soir... dit David sans l'air d'y toucher. Et vous, Maggie ?  
- Brooklyn.  
- Coincée aussi ! complète David. Je vous conseille de prévenir vos amis et parents au plus vite. Mon téléphone ne passe déjà plus.

Chacune a sorti prestement son portable et s'énerve en inclinant son appareil dans toutes les directions.  
- Je ne comprends pas, dit Stephanie. Ça marchait tout à l'heure dans l'ascenseur. Maintenant plus.  
Elles pianotent toutes les trois nerveusement. Pendant ce temps, David se rend au distributeur de sodas. Il introduit un dollar qui lui revient immédiatement. Il réessaie. Même résultat. Merde, c'est aussi électrique, c'truc-là. Il va aux toilettes, en profite pour faire une pause pipi. Quand il place ses mains sous le robinet de l'évier, rien ne coule. Ah merde, ça aussi c'est automatique. Y a que l'eau des chiottes qui est accessible.  
Il revient dans le bureau.  
- Où étais-tu ?  
- Aux toilettes. Y a plus d'eau et plus de soda. Ni pour boire, ni pour se laver.  
Stephanie regarde ses poignets noirs de graisse.  
- C'est pas mon jour.  
- Ben si, dit Maggie. On manque de bras. Tu es engagée. A l'essai.  
- Vrai ?  
Maggie acquiesce.  
- Vous pouvez y aller. Le travail est fini pour aujourd'hui. David, ils ont une fontaine au service comptabilité. Tu peux m'aider à prendre de l'eau ?  
- C'est électrique aussi, Maggie.  
- Je sais bien. Mais on peut détacher la bouteille.  
- Exact.  
David se retourne vers ses collègues :  
- Et vous, les Stephanie, vous partez ?  
- Tu aimerais bien savoir où, plaisante Fanny.  
- Moi je devais loger chez mon oncle. Je ne peux plus le joindre.

- Moi j'habite à quatre miles d'ici. Mais c'est pas recommandé de longer le Bronx la nuit avec mes talons hauts et ma minijupe.

- Faut qu'on s'organise, dit David.

- Je vais voir s'il reste d'autres gens à cet étage, dit Fanny en joignant le geste à la parole.

- David, viens m'aider pour l'eau, s'il te plaît.

David suit Maggie à la lueur du briquet. Dans le bureau de la comptabilité, des dossiers et des papiers jonchent le sol et des chaises sont renversées, témoins de la panique qui a saisi les occupants du local. Maggie redresse chacune des chaises sur son passage.

- Voici la fontaine.

Ensemble, ils examinent la bouteille géante.

- Comment boucher la bouteille le temps de la retourner ? se demande-t-elle tout haut.

Elle plie son foulard en un carré épais.

- Dévisse la bouteille, soulève-là, je boucherai avec ceci le temps que tu la renverses, ok ? Prêt ?

David dévisse doucement et un flot d'eau commence à les éclabousser. Il s'empresse de retourner le récipient et Maggie est aspergée de haut en bas.

- *Jesus*, que tu es maladroit ! Comment c'est possible ?

David laisse tomber la bouteille sur le sol, ce qui les mouille encore un peu.

- Débrouillez-vous. Je ne suis pas qualifié pour toutes les tâches. Faudrait que vous baissiez la garde de temps en temps. Vous nous fatiguez. Ce n'est plus nous motiver que vous faites ! Vous nous harcelez ! Si vous avez des problèmes privés, c'est pas à Fanny et moi d'en supporter les conséquences. Vous êtes irascible tout le temps. Six personnes ont démissionné, rien que cette année, à cause de vous ! Je ne sais pas pourquoi Fanny

reste mais moi c'est parce que j'habite à deux rues d'ici. C'est inespéré à New York ! Et si je suis encore ici ce soir, c'est par solidarité !

- Et pour la nouvelle Stephanie !

- Elle est arrivée après ma décision de rester. Et arrêtez de rabaisser votre entourage. Cela ne vous honore pas. J'en ai MARRE, vous entendez ! MARRE DE VOTRE PRESSION PERMANENTE !

Maggie relève la bouteille. Il ne reste qu'un ou deux litres dedans. Elle la prend à bras le corps et regagne le bureau commun. Silence des Stephanie. Maggie se racle la gorge :

- Celles qui veulent aller manger, qu'elles y aillent. J'attendrai mon tour. Puis s'adressant à David arrivé sur ses talons :

- Quant à toi, tu peux rentrer chez toi. Je tiendrai bien la boutique pour la nuit.

- Y a personne d'autre sur le palier ! observe Fanny.

Maggie fait un signe des deux mains pour indiquer qu'elle s'en sortira.

David, Fanny et Stephanie s'habillent en silence. A la lueur d'un GSM, ils se dirigent vers la cage d'escalier où les veilleuses assurent une lumière blafarde.

- Eh ben ! Tu lui as vidé ton sac ! dit Fanny.

- Ça devait sortir. Là, elle claque de froid avec toute la flotte qu'elle a pris. Tant pis pour elle !

- C'est si pénible de travailler avec Maggie ? demande Stephanie.

- Heureusement, elle n'est pas comme ça tous les jours. Mais là, elle m'a gonflé !

- T'inquiète pas, Steph, dit Fanny. C'est un Français. Il parle toujours mal. Mais c'est la première fois qu'il crie.

Dans la descente, ils slaloment entre les chaussures, chapeaux, manteaux et cabas abandonnés dans la confusion.

Au troisième, un handicapé en chaise motorisée est résigné à l'entrée de son couloir. Il adresse un salut à David et ses collègues.

- On peut vous aider ? demande Stephanie.

- Non, pas vraiment. Ma chaise pèse 130 kilos avec les batteries. Et je n'ai pas suffisamment de charge pour rentrer chez moi.

- On peut vous rapporter quelque chose ? A boire ou je ne sais pas quoi ?

L'homme sort d'une poche, à côté de son accoudoir, une flasque de whisky.

- Avec ceci, j'ai de quoi attendre la fin de la panne. Vous êtes bien aimable.

Cinq minutes plus tard, les trois arrivent sur le trottoir, essoufflés. Ils ferment leurs vêtements chauds. Fanny remet ses escarpins :

- Elle risque de s'amuser, la mère Maggie, avec son asthme. Je lui promets du plaisir pour remonter ! Tu crois qu'il y a un resto ouvert, demande-t-elle à David.

- Je suis sûr que le snack libanais est ouvert.

Dans la rue, les voitures klaxonnent toujours. Beaucoup d'autos sont garées sur le trottoir et sur les passages piétons. Une ambulance roule à fond, sirène hurlante, dans les allées de Central Park. Plus loin, un bus est immobilisé sur un arrêt. Son conducteur refuse d'embarquer des passagers furibards. La vitrine du bijoutier est en éclats. Les rayons sont vides. Le sol est couvert de bris de

verre. Enfin, au carrefour des « Cèdres », un civil en bermuda et docksides règle la circulation.

- « *Less Cidriz* » ? articule Stephanie.

- C'est du français. Les Libanais parlent français, lui répond David.

- Mehdi, tu nous sauves ! (en français dans le texte)

- Je suis dé-bor-dé ! Beaucoup de « sans-abris » à faire manger. Heureusement que je travaille encore au gaz ! Je vais travailler toute la nuit s'il le faut. Je venais de remplir les congélateurs. Tout doit partir. Ce qui ne sera pas consommé demain sera pourri ! Prenez la table du patron, au fond. C'est ma sœur Fadila qui y est.

Les trois collègues s'assoient à la table de la jeune fille basanée, la vingtaine, le regard fixé dans le vague. Ils la saluent. Elle ne répond pas.

- Elle est timide, s'excuse Mehdi pour ne pas devoir expliquer qu'elle est autiste.

- Qu'est-ce que tu peux nous servir, Mehdi ?

- Des pitas. C'est tout. Et mes boissons sont tièdes. Désolé. Trois pitas ? Et que buvez-vous ?

- C'est quoi un « pita » ? demande Stephanie.

- C'est le seul plat disponible, répond David. Tu verras c'est du pain, des légumes frais, de la viande de mouton...

- Je voudrais un plat végétarien.

- Pita végétarienne. Et vous ? demande Mehdi à Fanny.

- Végét. aussi.

- Pour boire ?

- Une grande bouteille d'eau plate.

- Deux !

- Trois, s'il te plaît !

- Parfait.

Le repas se passe sans histoire. David fond dans les yeux de Stephanie. Il la détaille à la lueur de la bougie. Elle doit avoir 23-24 ans. Elle a mangé tout son rouge à lèvres. Sous d'amples sourcils, ses yeux verts sont soulignés par un trait de crayon bleu. Elle est très souriante et s'intéresse à tout. Entre David et Stephanie, Fanny plaisante. Elle est survoltée et rit de tout.

A la sortie du snack, le son d'un saxophone monte au-dessus de Central Park tel un brame dans une clairière. Les feux de camps fleurissent sur les pelouses. Les New-yorkais en rade se promènent en groupes dans les allées.

Fanny propose d'y aller.

David décline en gageant que Stephanie fera de même.

Pari perdu. Les Stephanie se dirigent en plaisantant vers le grand portail du parc. Le ciel est limpide et, d'heure en heure, le bruit des moteurs se dissipe. Cette nuit, New York, débarrassée de son halo de lumière orange, s'ouvre au plus extraordinaire ciel depuis des décennies. Dans la fraîcheur du soir, les promeneurs, à pied, à vélo ou sur rollers, ont les yeux braqués sur les étoiles. La ville-qui-ne-dort-jamais n'a pas connu une si belle nuit depuis cinquante ans !

\*  
\* \*

Un craquement d'allumette. Une lumière ondoie dans le couloir.

- Qui est là ?

Armée d'une paire de ciseaux, Maggie se dirige vers l'entrée du bureau de la comptabilité où elle s'est réfugiée. Apeurée, elle se glisse derrière la porte entrouverte. Un homme éclairé par la lumière chancelante d'une bougie s'avance vers le bureau commun. Elle ne dit pas un mot lorsqu'il passe dans le couloir, à quelques pas d'elle.

- Maggie ?

Elle reconnaît la voix de David.

- Oui ?

Il arrive à la Compta.

- Tu... Tu es revenu ?

Ils se regardent et baissent les yeux au même moment.

- J'ai... préféré l'air de la Compta. On n'a plus d'oxygène à côté, à cause du feu.

La voix de Maggie est calme et son ton s'est adouci.

David espère qu'elle a réfléchi à son coup de gueule.

- Vous êtes seule ?

- Oui.

- Je vous apporte une pita et une couverture. Je viens de déposer un sac de pulls et une couette pour les filles dans notre bureau.

Comment ça se passe pour vous ?

Maggie frissonne. Elle a retiré ses vêtements mouillés et porte son manteau de laine sur la peau. Elle a les pupilles écarquillées comme un chat surpris par la lumière.

- D'où vient cette bougie ?

- De ma menora. J'en ai encore six dans mon sac.

Il déplie une couverture et la dépose sur les épaules osseuses de Maggie.

- Merci.

- J'ai amené quelques provisions. Douze étages ici, six chez moi... Il ne faut rien oublier dans ces conditions !
- Ils ne vont pas tarder à réparer.
- Désolé de vous contredire mais je pense qu'on en a encore pour un bon bout de temps.
- Les deux Stephanie ? Tu les as quittées ?
- Elles partaient se promener dans le parc...
- Qu'elles en profitent. Et toi, tu repars chez toi ?
- Je vais attendre qu'elles reviennent. Comme ça, vous ne resterez plus seule.

Il plante sa bougie dans un gobelet à café.

- Si on allait dans le bureau de M. Marx ? Le salon de cuir sera plus agréable.

Maggie aimerait s'y opposer mais aucun mot ne vient. David reprend son sac, son chandelier improvisé attire sa chef par l'épaule. Elle le suit au quatorzième, l'étage supérieur. Les Américains sont superstitieux...

Le bureau de Jeff Marx est gigantesque. Il a une fenêtre en plus que le bureau commun de Maggie et ses collaborateurs. David colle deux bougies sur le bureau directeur. Il choque exprès. Maggie s'installe sur le divan moelleux. L'idée n'était pas si mauvaise. Elle engloutit sa pita comme une affamée. David sort de son sac de sport un petit poste radio, une bouteille de vin et un tire-bouchon. Les stations FM new-yorkaises sont muettes. Les autres radios font état de la panne qui semble couvrir tout l'Etat de New York. Maggie ôte ses chaussures et replie ses jambes sous elle. Elle fait mine de s'intéresser aux histoires banales de David. Vraiment, ce type n'est pas passionnant. Cent soixante livres de muscles serviables, se dit-elle.

- Et vous ? Vous partagez votre vie ?

- Avec quatre chats.
- C'est tout ? Pas de mari ? Pas d'enfant ?

Pas de réponse.

- Comment s'appellent vos chats ?

- John, Ringo, Paul...

- Et George !

- Presque ! June.

L'heure tourne tandis que David se soucie de ne pas voir rentrer les filles.

- Ne t'inquiète pas. Fanny est venue toute seule de Georgie. Elle se débrouille bien dans la Grande Pomme depuis sept ans.

Maggie ne peut retenir de longs bâillements. Elle s'affale peu à peu.

- Vas-y, David. Je suis rassurée maintenant. Je te remercie.

David quitte la baie vitrée d'où il observait les fantômes de tours dans la nuit d'encre. Il retire les coussins du dossier du divan et allonge les jambes de Maggie. Il remarque ses ongles de pieds impeccablement vernis. Elle se laisse envelopper de la couverture avant de tirer David par la manche. Le baiser qu'elle pose sur sa joue se transforme en un chaud *French kiss*. David lui murmure à l'oreille, tandis qu'il déboutonne le manteau de laine :

- Elles ne viendront pas nous chercher ici.

Sous un top de satin rouge, il découvre des seins menus mais durs. Elle s'abandonne sous la main puis la bouche du Français. Lui la dévore. Il se remplit du parfum de son cou, de l'odeur de ses bras, du musc de son sexe, se délecte du goût de sa bouche qui a bu le vin de son pays. Arc-boutée sur l'accoudoir elle l'appelle de ses gémissements. Lentement, très lentement, il la pénètre

de tout son être, de cette puissance contrôlée dont il est porteur. Deux longues étreintes passionnées unissent leur corps. Maggie, les dents raclant l'épaule de son partenaire, ne peut retenir des cris rauques. Elle finit étourdie, elle a les yeux pleins d'étoiles. Elle est KO. Lui s'endort sur son sein.

Vers trois heures du matin, elle entend rentrer les filles à l'étage inférieur. Elles gloussent comme des dindons, prises d'un fou rire nerveux. David ronfle. Maggie place son index dans sa bouche. Il dort comme un enfant.

Après un gros quart d'heure, tout s'est calmé en bas. Maggie détache sa main des lèvres de David. Il ne s'est pas réveillé. Pendant le reste de la nuit, elle caresse les cheveux de cet homme qu'elle n'a jamais considéré comme tel. Pendant que se lève le jour, elle détaille son visage, le regarde passer du noir au gris d'ombres, elle voit se redessiner le relief du visage sous la clarté de l'aube. Vers six heures, elle le réveille doucement. Leurs corps sont brûlants. De ses bras puissants, il lui agrippe les hanches et, avant qu'elle ait pu réagir, il l'assied sur lui et lui fait l'amour vigoureusement. Elle s'enfonce le poing dans la bouche pour ne pas hurler. Quand il s'arrête, elle a les yeux couverts de larmes. Elle se blottit contre lui puis, lentement, se lève et s'habille. David fixe sa silhouette en ombre chinoise devant un écran de ciel rosé. Il se rhabille à son tour et fait disparaître toute trace de leur nuit : bougies, vin, couverture, radio et coussins éparpillés. En guise de conclusion, elle lui saisit la nuque et écrase sa bouche contre la sienne. Hésitant, il demande :

- Je vous laisse à vos chats ?
- Il vaut mieux.

En descendant, ils s'arrêtent net à l'entrée du bureau commun : la couette est déployée sur le sol et le couple Steph. – Fanny dort enlacé. Les chemisiers sont en bataille et un rayon de soleil chauffe, sur la jupe de Steph. le pan de slip blanc bordé de dentelle découvert par l'accroc de la veille.

Médusé, David se retourne vers Maggie.

Elle lui adresse un sourire et, dans un réflexe, veut refermer la porte sur les filles. En vain : les portes automatiques sont bloquées en position ouverte.

- Viens, je t'offre un croissant et un café, dit-elle.

- Où ça ?

- A l'hôtel Benson, sur la cinquante-troisième.

Ils traversent le couloir en direction de l'escalier. En passant devant l'ascenseur, les néons se rallument et la cabine, porte ouverte, s'aligne sur le douzième étage.

*Yves De Wolf - Clément  
Auderghem, 30 novembre 2004*